



WALID HAJAR RACHEDI  
**QU'EST-CE QUE J'IRAIS  
FAIRE AU PARADIS ?**





Qu'est-ce que j'irais faire  
au paradis ?



WALID  
HAJAR RACHEDI

Qu'est-ce que j'irais faire  
au paradis ?

---

ROMAN



© Éditions Emmanuelle Collas, 2022  
Publié par l'intermédiaire de BOOKSAGENT – France  
([www.booksagent.fr](http://www.booksagent.fr))

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

---

*À toi qui ne croyais pas et qui y as toujours cru,*

*À Priscila.*



---

« La fiction est le mensonge par lequel nous  
disons la vérité. »

Albert CAMUS

« Found myself screaming in the hotel room  
I didn't wanna self-destruct  
The evils of Lucy was all around me  
So I went running for answers »

Kendrick LAMAR



I



# 1

Gamin, j'avais côtoyé Ali pendant ces quelques étés algériens. Loin de ma cité des Peupliers. Loin de Stains.

1991, le dernier été avant la décennie noire. J'avais sept ans, lui quinze.

Dans mon souvenir, on aurait dit un adulte avec une espièglerie d'enfant. Là-bas, l'adolescence n'existait pas vraiment. Il y avait une route qui séparait la vie en deux. Devant la maison, un terrain de jeu, le chahut et les fous rires ravauteurs. En face, un minuscule café devant lequel se tenaient des hommes. Du jour au lendemain, on basculait de l'autre côté comme si, pendant la nuit, quelqu'un était venu vous souffler à l'oreille le rôle que vous deviez désormais tenir. Très vite, au bout des doigts, s'imprimaient les mêmes taches jaunes des clopes trop goudronnées. Sur les tables bancales mordant sur la route s'éternisaient les mêmes kawas serrés. À chaque

nouvelle gorgée, les yeux se plissaient davantage, les pupilles devenaient mornes comme abreuvées d'un élixir de lucidité.

Mais Ali était différent. Il avait traversé la route, tiré sur ses premières cigarettes, trempé ses lèvres dans le liquide noir mais, dans ses yeux à lui, subsistait quelque chose de brillant.

À la longue, pourtant, Ali devint pour moi un de ces nombreux visages du bled qui ne finissaient plus par exister que sur papier glacé. Portraits en pied devant rosiers et palmiers factices, figés jusqu'au prochain coup de téléphone où on apprendrait le mariage d'une cousine, la naissance de l'aîné, la mort d'un grand-oncle éloigné... Parfois, on me passait le téléphone quelques secondes, pile le temps suffisant pour ne pas trouver quoi dire. Heureusement, c'était le plus souvent mon frère, Salem, qui s'y collait. On l'interrogeait sur ses notes, se félicitait de sa réussite, plaisantait à moitié sur une cousine qui n'attendait que lui pour se marier. Pratique, pour une fois, de ne pas être l'aîné.

Il y a des familles dans lesquelles les guerres délient les langues. En France, certaines monopolisent la conversation : l'Alsace et la Lorraine, l'Occupation, tout-est-la-faute-des-Allemands, etc. Dans la mienne, pendant la décennie noire en Algérie, quand les choses sont parties en vrille après que le FLN, le parti au pouvoir depuis l'indépendance, eut préféré annuler les élections plutôt que d'assister à la victoire des islamistes

du Front Islamique du Salut (FIS), c'était comme si mes parents cherchaient à se convaincre que la vie continuait à l'identique pour les leurs. Ma daronne blêmissait en écoutant l'évolution de la situation sur Radio Orient, s'infligeant successivement les flashes d'infos en français et en arabe – et c'est au second seulement que les effets de cette tragédie semblaient l'atteindre, comme si les mots les plus durs ne prenaient tout à fait leur sens que dans sa langue maternelle. Mon daron s'avavançait un peu plus vers le poste de télé quand PPDA parlait des massacres dans le maquis algérien – des villages rayés de la carte en une nuit dont les noms lui évoquaient sûrement quelque chose d'intime et de familial, qu'il n'avait peut-être plus entendus depuis longtemps et auxquels la voix du présentateur donnait soudain une place naturelle au palmarès de l'horreur des *nineties*, quelque part entre Kigali et Srebrenica. Mais le reste du temps, le bal des photos et des coups de téléphone continuait pareil, ou presque.

Malgré les cadavres sur écran, attribués au Groupe Islamique Armé (GIA), le conflit n'a pris tout à fait corps pour moi que quand des bouteilles de gaz bourrées de clous se sont mises à exploser dans le RER B. Sanglant feuilleton de l'été.

Gare Saint-Michel – Notre-Dame. 8 morts. 117 blessés.

Et, même à ce moment-là, je ne suis pas certain que mes parents aient fait le rapprochement avec le conflit algérien.

C'était la rentrée en sixième. 1995.

Je me rappelle Khaled Kelkal, sa gueule de rebeu banal, monstre tranquille place de l'Étoile, sa traque jusque dans la montagne, sa mort filmée quasiment en direct pour le journal de 20 heures... Blessé aux jambes, mais la rage intacte, il braque encore son revolver en direction d'un gendarme... « Finis-le ! » crie l'autre voix. Bim. Dans la tête. On le retourne à coups de pied devant la caméra.

1999. Quand Ali est arrivé d'Alger, je m'attendais à ce qu'il porte une trace des événements sur le visage comme d'autres portent le deuil. N'était-il pas de cette génération sacrifiée qu'on menaçait de mort si elle accomplissait son service militaire, qu'on condamnait au maquis s'il lui prenait l'envie de désertier ?

Mais c'était tout le contraire : Ali était la personne la plus heureuse de vivre que j'aie jamais connue. Chevelure raide tirant sur le roux, regard clair, il n'était pas fané avant l'heure comme ceux d'ici. Il était curieux de tout, s'émerveillait d'un rien. On délirait sur le clip de Tonton du bled du 113 qui passait en boucle sur M6, Rim'K rarrant depuis le toit de la Peugeot 404 bâchée : *J'ai voulu rester à la cité. Mon père m'a dit, lé lé la / Dans ce cas-là, je ramène tous mes amis, lé lé la / Alors dans une semaine je rentre à Vitry, lé lé la / J'irai finir mes jours là-bas, oua oua oua.*

Sa bonne humeur était contagieuse. Pendant les quelques jours qu'il a passés à la maison, les

darons se laissaient aller à raconter les histoires qu'ils ne racontaient jamais, ressuscitaient par la parole des temps et des gens disparus, riaient d'un rire que je ne leur connaissais pas – je crois qu'on ne rit vraiment qu'avec les siens. Même Salem avait arrêté de jouer à l'intello.

À quatorze piges, j'ai découvert ma famille.

Un jour, Ali a voulu voir la tour Eiffel. C'était un de ces jours de juillet gris, pluvieux, où les pas pèsent lourds sur le bitume de Paname, où les gens l'ont mauvaise parce que l'été qu'on leur a promis ne veut pas arriver. La capitale avait toujours pour moi quelque chose d'hostile mais, à travers ses yeux, elle prenait des airs de ville enchantée. Des monuments aux grands magasins, ce qu'il avait entrevu à travers la parabole existait donc bel et bien. Des promesses du petit écran, seul manquait cet avion censé asperger les grandes avenues de parfum. Un rêve algérien.

Au comble de son excitation, pour rejoindre le Virgin Megastore de l'autre côté de l'avenue, il avait traversé les Champs-Élysées en plein milieu. Une policière s'était précipitée vers lui, sifflet à la main. J'étais prêt à la confrontation. Réflexe de gamin des Peupliers. Mais c'était inutile, un sourire, une parole, et elle était désarmée.

Comment s'était-il débrouillé ? J'ai envié sa capacité à voir la vie avec d'autres yeux.

2002. Vacances de la Toussaint. Galvanisé par le souvenir de cette journée passée entre cousins,

il n'a pas eu à insister longtemps pour que je vienne lui rendre visite à Lille.

Dans le TGV, les paysages défilait à toute vitesse, et je me suis dit que c'était bête de ne pas voyager plus souvent. J'étais fauché, c'est vrai – malgré le tarif jeune, le billet restait cher. Mais ce n'était pas le seul problème, je n'arrivais simplement pas à voir plus loin. À voir ailleurs. À dix-sept ans, j'étais myope devant ce que le monde pouvait être.

Dès mon arrivée, j'ai retrouvé Ali égal à lui-même, positif et content de sa nouvelle vie. On s'est baladés dans le vieux Lille. Façades de pierres et briques colorées. Pour moi, la beauté de la nouveauté. Je ne sais pas si j'étais sous l'influence du cliché des-gens-du-Nord-qui-seraient-plus-accueillants ou sous celle d'Ali qui ne tarissait pas d'éloges sur sa ville, mais je trouvais les gens sympas et souriants. Même le temps gris et froid de cette fin octobre glissait sur moi.

Dans l'après-midi, on a rejoint son pote Nouredine au stade municipal. On l'a observé pendant un moment enchaîner les tours de piste avec un autre athlète. Des deux silhouettes longilignes, c'était celle au crâne rasé. Ali ne voulait pas le déranger pendant son entraînement. Ce n'était pas tous les jours qu'il avait accès à de tels équipements...

À le voir courir, ça avait presque l'air facile. C'était beau, aussi. Il me faisait penser à ces coureurs de demi-fond kenyans aux J.O. qui lâchent

un sprint au dernier tour, l'air de rien. Quand il a fini par nous rejoindre, encore ruisselant, j'ai été impressionné par sa musculature sèche.

« Banlieue parisienne ? *Wine?* Où ? 92, 93, 94 ? Je connais bien... Je m'entraînais avec un club à Montreuil... » m'a-t-il dit avant de se raviser comme s'il avait failli dévoiler un secret.

L'autre coureur nous a salués rapidement et s'est éclipsé. Des cheveux bruns, la peau légèrement mate, des yeux brun-vert, magnétiques. Quelque chose dans son visage m'a fait penser qu'il était turc, peut-être iranien.

« Il s'appelle Atiq. C'est un Afghan. Il a fait la route à pied depuis là-bas... *Fhemt ?* T'as compris ? » a commenté Ali, en mimant avec ses doigts son long parcours.

J'ai essayé de me figurer mentalement son itinéraire sur une carte, mais ça me paraissait impossible de faire une telle route à pied. N'y avait-il pas des montagnes, un désert... et la mer à traverser ?

Noureddine et Ali partageaient un appartement un peu plus loin en banlieue de Lille. Des connaissances communes les avaient mis en contact quand Ali avait obtenu son visa pour la France. « Un visa de commerce », avait-il dit à mon père sans entrer dans les détails. Un visa *trabendo*, obtenu moyennant bakchich... C'était l'avis de mon père. Quelle autre explication ? Sans piston, même un simple visa de tourisme était galère à obtenir pour les Algériens – du coup,

les darons recevaient autant de visites que des exilés cubains. Un visa de quelques mois désormais expiré.

Celui de Noureddine n'avait pas non plus fait long feu. Sportif de haut niveau, il avait eu l'impression, un temps, d'avoir toutes les cartes en main mais, après une période de blessures à répétition, le club qui l'avait fait venir avait fini par le lâcher. Dans l'espoir de rejoindre un ancien entraîneur, il était parti à Lille mais les choses n'avaient pas tourné en sa faveur.

« *Marlich*, pas grave, Dieu fait tout pour le mieux », conclut-il, moins pour me convaincre que s'en convaincre lui-même.

Il continuait à s'entraîner.

L'endroit où ils vivaient reflétait leur situation. De loin, le bâtiment avait de la gueule avec sa façade en briques rouges et son portail en bois massif – un cliché en or pour rassurer la famille au pays et faire rager ceux qui doutaient de leur réussite. De plus près, l'édifice avait des airs de paquebot fantôme avec ses parties communes sans électricité et ses avis d'expulsion collés sur les portes des appartements aux étages inférieurs. Au dernier étage se trouvait leur logement : une pièce unique à la peinture écaillée avec kitchenette et salle d'eau improvisée derrière un rideau. Il y faisait trop froid pour que je puisse enlever mon manteau. Ça avait des airs de squat ou d'appart loué à un marchand de sommeil. Bref, ça sentait la poisse.

Mais Ali continuait de voir la vie avec ses yeux à lui.

« Alors mon cousin, c'est bien ici, non ? Il manque rien, *yek* ? n'est-ce pas ? Juste la vue sur la tour Eiffel ! » dit-il dans un rire en désignant l'unique fenêtre qui donnait sur une sombre cour intérieure.

Je suis resté quelques secondes hébété, à fixer les matelas posés à même le sol, la bouilloire, un sac en plastique contenant quelques vêtements...

Puis j'ai bafouillé :

« *Bshatek*, c'est un bon début... Qu'Allah te facilite ! »

Dans le regard de Nouredine, j'ai lu qu'il avait sur le bout de la langue quelque commentaire amer sur la situation. L'optimisme d'Ali devait lui taper sur le système à la longue... Mais il n'a rien dit.

J'ai souvent repensé à ce silence. J'ai longtemps cru que c'était de la fierté. Le fameux *nif* algérien. Mais ce n'était même pas ça. Même plus. C'était l'humilité de ceux qui savent que le pire reste peut-être à venir, qu'il ne faut pas mésestimer sa chance, aussi infime puisse-t-elle paraître.

Le soir, Ali nous a préparé des frites à l'algérienne – les féculents noyés dans une sauce blanche piquante et accompagnés d'un bout de poulet pour leur donner du goût. Il avait acheté les ingrédients pour pas cher après sa demi-journée à travailler au marché. J'ai saisi le prétexte de

cette anecdote pour lui poser la question qui me brûlait les lèvres :

« L'argent, ça va ? Tu t'en sors ?

— C'est un peu serré... Mais *hamdoulah*... Un peu de travail au marché... un peu d'aide de la mairie... ça passe !

— Ah ouais, la mairie, ils t'aident ?

— Oui, un peu... Elle est bien, Martine Aubry. Elle aide les étrangers ! »

Et Noureddine qui n'en pouvait plus de se taire :

« Mais *khlass* ! Ça, c'est fini. Même la Croix-Rouge, ils vont fermer à Calais... C'est à cause du ministre. C'est un dur, celui-là... Comment-il s'appelle, déjà... ? Sarkozy, *yek* ? »

Sur le moment, je n'ai pas capté qu'il faisait référence à Sangatte, le centre d'accueil des réfugiés à côté de Calais. Pour moi, Sangatte, c'était comme la guerre en Irak, ça n'existait qu'à la télé.

Ma fiction, leur réalité.

Sa fermeture imminente faisait la une : les Britishs ne voulaient plus de ce lieu qui constituait à leurs yeux « un appel d'air vers leurs côtes » ; les Français, eux, se disaient « inquiets » pour la sécurité des habitants. Une certaine idée de l'hospitalité.

Ce n'est que le lendemain quand on a croisé Atiq, l'Afghan, que j'ai fait le rapprochement. Avec son sac de sport rouge et blanc aux couleurs du club de football londonien d'Arsenal en bandoulière et son regard hagard, ses yeux brun-vert

éteints, il avait moins fière allure que la veille sur la piste. Je me rappelle avoir été étonné quand il a dit dans un anglais impeccable :

« Nourredine, mon frère, est-ce que tu peux m'héberger ? »

Celui du pote de mon cousin était plus limité. *Leur home* était très *small* et la police *everywhere*.

L'Afghan a insisté, visiblement désespéré :

« Ils ferment Sangatte. Tout le monde va à la Jungle... Mais je ne peux pas... Vraiment, je ne peux pas... Je t'en prie... Seulement, quelques nuits... Dieu te le rendra cent fois ! »

Ali, qui n'avait pas la patience de les laisser poursuivre, a bondi comme un enfant qui veut savoir ce que les adultes se disent dans leurs messes basses :

« *Wesh keyen, ya roh ?* Qu'est-ce qu'il y a, hein ? »

Quand il a compris, c'est lui qui a insisté pour qu'Atiq vienne chez eux.

Il avait toujours entendu dire des Afghans qu'ils étaient des gens forts et courageux, qu'avec l'aide de Dieu ils avaient mis dehors les Russes. En Algérie, les volontaires partis leur prêter main-forte étaient revenus auréolés d'une réputation de combattants quasi invincibles. On les surnommait « les Afghans ».

Et Ali de souhaiter que les compatriotes d'Atiq continuent de résister tout aussi vaillamment aux Américains.

Drôle de façon de voir les choses...

À l'entendre, les talibans, qui démolissaient des statues millénaires, exécutaient ceux qui ne pliaient pas sous leur joug, emmuraient les femmes sous des burqas, et les moudjahidines, qui avaient lutté avec l'appui des Américains contre l'occupation soviétique dans les années 1980, menaient le même *jihad*... Après ce qu'il avait vécu en Algérie, ne voyait-il vraiment aucune différence entre le mollah Omar et le commandant Massoud, entre le tyran et le résistant ?

L'histoire d'Atiq est venue compliquer mon analyse de la situation. Elle garde le parfum fort et entêtant du thé à la cardamome qu'il nous a préparé ce soir-là.

## 2

À Kaboul, dans le milieu des années 1980, deux frères jouent à cache-cache avec les enfants du voisinage. Ils les font tourner en bourrique. Normal, dès qu'on croit avoir saisi l'un des deux frères, il prétend être l'autre, le jumeau. Ça les amuse beaucoup. Ils s'essayaient même à surprendre leurs parents, leurs oncles, leurs tantes, leurs cousins. Bien sûr, ça ne marche pas. Atiq et Wassim se ressemblent comme les deux paumes de leurs mains mais ni leurs goûts ni leurs caractères n'auraient pu être plus différents. Leur gémellité n'a jamais existé aux yeux de ceux qui les ont vus grandir.

Atiq préfère le sucré ; Wassim, le salé. Tandis qu'Atiq ne vit que pour courir, sauter, franchir des obstacles, Wassim peut rester des heures à regarder des images, dans les livres d'abord, puis plus tard à la télévision. Atiq suit partout leur *Padar*, il lui emprunte ses sandales pour jouer au grand. Il insiste pour faire les courses avec lui au bazar, alors que ses bras ne sont pas encore prêts à les porter, ou le supplie de l'emmener au

stade Ghazi voir un match de football. Une lubie née des récits nostalgiques du père qui raconte les derbies épiques d'avant la guerre entre les équipes de la ville, comme d'autres vantent la bravoure afghane contre l'occupant russe. Le père des jumeaux a participé à la résistance. Ses frères et lui étaient à peine sortis de l'adolescence quand ils ont rejoint les rangs des moudjahidines. Lui seul en est revenu.

Wassim aime aussi les histoires mais il préfère celles que raconte sa *Maadar*. Des histoires qu'elle tient de sa propre mère, qu'elle aime raconter à ses sœurs, à ses tantes, à ses voisines – ces chuchotements de femmes qui constituent la moitié des secrets de l'univers. Wassim collectionne ces nouveaux mots comme autant de trésors, il se les répète jusqu'à qu'ils prennent corps sous la forme de nouvelles histoires, qui deviendront vraies s'il se les raconte suffisamment bien. Il en est certain.

À quatorze ans, quand on lui demande ce qu'il voudra faire plus tard, il répond : « Travailler à la télévision. » Oui, un jour, il pénétrera dans la mystérieuse boîte animée. Un rêve qui au mieux fait sourire, quand il n'est pas raillé. Seule sa mère lui témoigne de la bienveillance : « Tu y arriveras, *bachem*, mon fils, si c'est ton *Kismat*, ton destin. »

Atiq, lui, rêve de devenir footballeur professionnel. Il n'est pas le seul. Son père l'emmène le vendredi s'entraîner dans un club situé à l'autre extrémité de la ville. Ses voisins, des boutiquiers

pieux comme lui, le croient fou. Pourquoi un sage commerçant, un vétéran de la résistance afghane, encourage-t-il son fils à suivre une voie pareille ? Est-il aveugle aux signes avant-coureurs de la nouvelle guerre ? Aucun chef tribal n'est assez fort pour imposer sa volonté aux autres, aucun n'est assez raisonnable pour céder. Depuis que l'occupant russe est parti, plus d'ennemi commun, plus de *jihād* à mener. Les affrontements fratricides n'épargneront pas Kaboul, craint-on dans l'entourage des jumeaux.

Le père n'est pas de ceux-là, il croit que Massoud, le commandant de l'Alliance du Nord, peut être le rassembleur que l'Afghanistan attend depuis si longtemps. C'est un patriote, un vrai croyant, un lettré qui saura se faire respecter des puissances étrangères. Il commente avec optimisme l'accord de paix et de partage des pouvoirs signé entre les différents partis à Peshawar, au Pakistan.

Peshawar, le nom sonne un temps comme un espoir, très vite déçu quand, au printemps 1992, le projet d'une transition pacifique vole en éclats : une des factions vient d'infiltrer Kaboul pour prendre le pouvoir.

Du jour au lendemain, Atiq voit sa ville se transformer en zone de guerre.

Atiq interrompt son récit quand le flot de la théière se tarit. Il en soulève le couvercle, jette un coup d'œil appuyé comme s'il s'attendait à y trouver, enfouie, une meilleure explication à la tournure des événements.

« Tu sais, Malek, ça peut paraître étrange mais, malgré le chaos, jusqu'au dernier moment, ça m'a paru impossible qu'on doive partir. Je voulais tellement croire à ce que disait mon père... Et puis, pour moi, Peshawar, ça n'existait pas vraiment, c'était loin : un nom qu'on lisait sur un journal, un lieu dont on recevait un coup de téléphone de temps en temps... Jamais je n'aurais imaginé que ça devienne notre échappatoire. » Le « séjour » à Peshawar ne doit durer que quelques semaines – quelques mois tout au plus. Le père reste fidèle à l'idée qu'il se fait de son pays, il ne peut pas croire que d'anciens frères d'armes qui ont tant sacrifié pour mettre fin à l'invasion russe s'entêtent dans des affrontements qui vont contre leur foi et l'intérêt de leur patrie :

« C'est la faute des politiciens qui télécommandent les combats depuis Peshawar sans penser au peuple afghan, affirmait son père. Si le commandant Massoud avait eu leur soutien, nous n'en serions pas là...

— Et si Massoud n'était pas tadjik comme les tiens, est-ce que tu dirais la même chose de lui ? » s'entend-il répondre par ses beaux-frères pachtounes, qui pensent que lui aussi préfère sa tribu à son pays.

Une opinion de plus en plus difficile à soutenir au fur à mesure que les combats s'intensifient – les factions moudjahidines, celles de Massoud comme les autres, s'entre-déchirent à coups de roquettes et laissent la capitale exsangue, à la merci de bandes de pillards. Rackets aux check-points, vols, viols

et meurtres deviennent monnaie courante. Et, au plus fort de la guerre civile, deux tiers des Kaboulis ont fui.

Le père s'étonne du peu de compassion que suscite la destruction de sa ville. Dans l'entourage de ses beaux-frères, il entend que Kaboul s'est laissée « pervertir » par des mœurs et des valeurs étrangères et que seul un retour à « un islam juste qui respecte les principes islamiques » mené par des Afghans « authentiquement mus par leur seule foi » lui offrira la « rédemption »...

Une conviction inspirée par les préceptes d'un Pachtoune originaire de Kandahar dont les enseignements gagnaient en popularité dans les écoles religieuses des camps de réfugiés à la frontière. Un homme de foi, qui ne se contenterait pas, disait-on, de palabres. Ce jeune chef religieux se faisait appeler le mollah Omar.

« Ton père, il en pensait quoi des talibans ?

— Je ne sais pas, Malek. À ce moment-là, ce n'était pas ce qui le préoccupait le plus... Mon père était surtout amer, il avait l'impression de s'être battu pour rien, que ses frères étaient morts pour rien... Il ne nous l'a jamais dit comme ça, mais il nous parlait sans cesse de l'histoire de l'Afghanistan, de nos ancêtres et de leurs valeurs. Il devait avoir peur que, Wassim et moi, on devienne étrangers à notre propre pays – surtout quand j'ai commencé à jouer au foot là-bas... »

En ce lendemain de victoire à un prestigieux tournoi de jeunes, son équipe fait la une du journal local. Son triplé a marqué les esprits. On lui prédit le plus bel avenir : « Un attaquant vif, rapide, technique et doté d'un sens du jeu extraordinaire pour son âge. » Une carrière à l'international – « dans l'Iran voisin, aux Émirats, voire même plus loin, qui sait... »

Lorsque Atiq pose le journal sur les genoux de son père, ce dernier réagit à peine. Ses félicitations ont des airs de condoléances. Comme si on venait de le déposséder de quelque chose. Puis, il se ressaisit, lui propose de boire un thé, s'enorgueillit que son fils soit célébré même en terre étrangère – le pays « frère » n'est pas tendre avec les réfugiés afghans. Il ne veut vraiment pas priver son fils de cette trêve enchantée.

Toute l'équipe est invitée à fêter la victoire dans la maison du gouverneur. Atiq découvre les beaux quartiers de Peshawar et le regard qu'on réserve à ceux qu'on estime dignes d'être regardés. Partout des gardes, des caméras, des portes blindées. C'est un bunker. Une bulle – fausse insouciance.

En deuxième partie de soirée, c'est aux honneurs de sa communauté qu'il doit répondre. On l'invite à une rencontre de l'élite de la diaspora afghane : professeurs, journalistes, artistes, anciens hauts fonctionnaires ou militaires en exil... Des personnes à qui Atiq n'aurait jamais pu adresser la parole à Kaboul, et voilà qu'on l'accueille ici d'égal à égal comme un jeune leader

prometteur de cet Afghanistan qui n'attend qu'une paix trop longtemps volée pour prospérer ! Grisé, il se laisse aller à parler à une fille aux yeux noirs, qui s'apprête à partir faire ses études en Europe. En vérité, il ne lui adresse pas directement la parole. C'est son père à elle, un ex-général afghan qui fait la conversation. La bienséance ne permet pas un autre procédé. Mais ses yeux verts parlent pour lui, et voici ce qu'elle doit comprendre :

« Souviens-toi de mon visage. Souviens-toi de mon nom. Tu pourras leur dire là-bas en Europe que tu me connaissais avant que j'apparaisse à leurs yeux. »

« Et tu l'as revue cette fille ?

— Oui, je l'ai revue... Mais pas dans les circonstances que j'avais imaginées. »

« On retourne à Kaboul. » Une annonce fracassante, proférée sur le ton de l'évidence. Trois ans d'exil, c'en est trop pour le père. La ville est certes encore en ruine, la misère a pignon sur rue, les amputés de guerre se comptent dans toutes les familles. Mais la vie reprend son cours : les écoles et les hôpitaux fonctionnent, les jeunes s'amuse, les gens travaillent. La mère des jumeaux est moins convaincue... Cependant, elle finit par se ranger à l'avis de son époux. Leur situation d'« invités » chez ses frères n'a que trop duré, elle le sait. Comme elle sait que leurs finances seraient meilleures si le commerce familial retrouvait son activité d'avant la guerre civile.

Wassim est le seul à partager l'optimisme de son père. L'université de Kaboul a rouvert depuis quelques mois. Son département d'anglais est le plus réputé de toute l'Asie centrale.

Atiq est plus sceptique. Ce retour ne va-t-il pas compromettre ses chances ? Quel footballeur peut émerger dans un tel contexte ? Ce n'est pas l'enthousiasme des supporters, trop longtemps sevrés de matchs dignes de ce nom, qui manque en Afghanistan, mais l'argent et les infrastructures sportives. À côté, le Pakistan et l'Iran voisins font figure d'Eldorado. Mais Atiq garde ces réserves pour lui. Il espère secrètement que la proposition d'un club professionnel étranger lui permettra de repartir de Kaboul sans donner l'impression qu'il tourne le dos aux siens.

Plusieurs fois son projet faillit se concrétiser, d'abord avec un club d'Islamabad puis de Téhéran, mais, faute de mieux, c'est avec un club semi-professionnel de la ligue de football de Kaboul, qui reprend timidement, qu'il finit par s'engager. Il en devient rapidement l'attaquant vedette. Entre deux entraînements, ils se relaient, son frère et lui, pour aider leur père. Wassim, lui, a été admis à l'université de Kaboul. Il y étudie l'anglais. Ses parents le soutiennent : demain l'Afghanistan aura besoin de s'entretenir avec le monde entier. Il est heureux de retrouver la ville de son enfance, il aime son paysage montagneux, se sent en connivence avec ses rues qui pansent encore leurs plaies. Il a retrouvé sa place. Il s'est





---

14056

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone  
par CPI Blackprint  
le 27 février 2024*

Dépôt légal : février 2024  
EAN 9782290377208  
OTP L2IEPLN003337-542574

ÉDITIONS J'AI LU  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion